

Lutte de classe

Causerie sur la combativité des travailleurs.

Travailler sur la combativité des travailleurs, car sans combativité rien n'est possible, cela pose certaines questions.

Pourquoi par exemple on se revendique de la charte d'Amiens alors que l'on n'en retient qu'une partie ? Et l'abolition du salariat, donc du capitalisme, pourquoi ne figure-t-elle pas dans des textes syndicaux adressés aux travailleurs ? Leur combat devrait-il connaître une autre fin ou servir à d'autres fins ? A quoi servirait-il alors ? A mieux supporter le capitalisme ? C'est le meilleur moyen de lui assurer encore une longue vie assurément.

Ils se sont servis de la clause sur l'indépendance des syndicats vis-à-vis des partis pour vider de son contenu et travestir les syndicats en ne leur laissant comme perspective qu'une lente et profonde adaptation au capitalisme, une mort lente quoi. Ensuite ils s'étonnent ou feignent de s'étonner que le corporatisme gagne du terrain. Mais ne lui ont-ils pas préparé eux-mêmes le terrain, de concession en concession ?

Si le combat des syndicats et des partis se situe sur des terrains différents, il a la même origine, l'existence du capitalisme, donc tout en menant des combats spécifiques, les syndicats et les partis ont un contenu qui leur est commun. Maintenant, à partir du moment où l'on supprime du combat des syndicats celui pour l'abolition du capitalisme, cette base commune n'existe plus, les syndicats et les partis ne sont plus seulement indépendants les uns des autres, ils ne poursuivent plus le même objectif et deviennent étrangers à leur classe. Tandis que les syndicats deviennent des rouages institutionnels du capitalisme au sein de la classe ouvrière, les partis ouvriers se transforment en partis petits bourgeois ou bourgeois en rompant avec leur origine. Je me demandais ce qu'avait derrière la tête Trotsky lorsqu'il brocardait ou se moquait de ceux qui parlaient de l'indépendance des syndicats, souvent il prenait la précaution d'entourer ce mot de guillemets pour prendre ses distances avec cette théorie dont il pensait le plus grand mal.

En réfléchissant, on comprend mieux pourquoi les syndicats et les partis ne sont plus associés aux mêmes combats, c'est un des éléments qui explique la faiblesse actuelle du mouvement ouvrier, et que revendique le POI par exemple. Par exemple le 1er mai, les syndicats manifestent mais les partis s'en abstiennent. Et vous me direz quand vous avez croisé une manifestation où les syndicats et les partis ouvriers étaient réunis chacun sous leur bannière ou sous une bannière commune, mais ne demandons pas l'impossible. Les prétextes les plus fallacieux sont employés pour expliquer pourquoi il en est ainsi : il ne faut pas politiser le combat syndical, il ne faut pas mélanger les genres, etc. Ils sont prolixes en la matière.

Encore un constat, vous n'avez pas remarqué que Parisot, la présidente du Medef, côtoyait régulièrement les dirigeants de l'UMP, les membres du gouvernement, cela ne leur cause aucun problème, que les intérêts du patronat soient les mêmes que ceux du principal parti politique de la bourgeoisie, c'est naturel, donc il est naturel qu'ils mènent ensemble le combat contre le prolétariat et qu'ils s'affichent ensemble. Vous me direz que les dirigeants syndicaux ont aussi tendance à camper à l'Élysée ou dans les ministères, certes mais ils n'y couchent pas encore, tout du moins à ma connaissance !

Que les syndicats et les partis décident souverainement la politique qu'ils entendent mener respectivement, c'est un principe qui doit être respecté scrupuleusement, mais qu'à aucun moment leurs politiques ne se rejoignent pour mener des combats ensemble constitue un véritable problème pour le mouvement ouvrier.

A partir du moment où il existe un fossé entre les syndicats et les partis, il devient plus difficile pour les travailleurs de faire le lien entre le combat syndical qui se situe sur le plan économique dans l'entreprise et le combat politique qui se situe sur le plan des institutions du pays. Dès lors qu'aucun parti ouvrier ne prend le relais pour élever leur niveau de conscience à celui des tâches politiques qu'ils devraient accomplir, ils demeurent enfermés dans le trade-unionisme et ne progressent pas. Le pire c'est lorsque les partis ouvriers se contentent de revendications à caractère économique, ce qui arrive chaque fois qu'ils ne développent aucune perspective politique.

On nous dira que pour alimenter la combativité des travailleurs il faut mettre en avant les revendications immédiates à satisfaire, il faut défendre tous nos acquis ou droits. Bien sûr, mais tout dépend dans quelle perspective, car ce qui nous intéresse ce ne sont pas les résultats immédiats obtenus à l'issue d'une bataille,

mais les résultats durables que nous avons obtenus et qui nous rapprochent de notre objectif final, or, seule la construction du parti sert de baromètre pour mesurer cette avancée puisqu'il est indispensable pour atteindre notre objectif, et comme les combats des 60 dernières années ne se sont pas traduits en terme de construction du parti, il faut bien convenir qu'ils n'ont servi qu'à améliorer le sort des travailleurs ou de certaines couches de travailleurs en particulier, sans que nous ayons avancé d'un millimètre vers notre objectif puisque le parti n'existe pas.

Ce simple constat signifie la faillite de la politique mise en oeuvre durant toute cette période par les dirigeants de tous les partis ouvriers, sans qu'il s'agisse ici pour moi de les accabler. Car même si pour différentes raisons qui pouvaient faire l'objet de discussions ou de polémiques, nous n'étions pas parvenus à prendre le pouvoir, il n'en demeurerait pas moins vrai qu'il était au moins possible de construire les bases du parti, or elles n'existent même pas.

Je ne me place évidemment pas dans la perspective de l'imminence de la révolution, mais dans la perspective d'une prise de conscience des éléments les plus déterminés du prolétariat de la nécessité de liquider le capitalisme et les institutions pour construire le parti et préparer ainsi les conditions de la victoire de la révolution, ce n'est pas du tout la même chose, je romps délibérément avec l'analyse de la situation et la politique erronées de Lambert et du PCI.

Si vous voulez, j'essaie d'intégrer à mon raisonnement les derniers enseignements de Trotsky en tenant compte du développement de la situation depuis l'après-guerre, au lieu de me borner à une lecture dogmatique du *Programme de transition* qui n'était qu'une partie du programme de la IVe Internationale il faut le rappeler, d'autant plus que les conditions nécessaires à la mise en oeuvre de ce programme ont subi de profondes transformations ou n'existent plus. La référence au Programme de transition ou à la tactique du front unique tous les quatre matins relèvent plutôt d'esprits sclérosés que de marxistes.

Pour en revenir à la combativité des travailleurs, pour qu'elle se développe, il faut qu'ils aient le sentiment d'être victime d'une profonde injustice ou de terribles inégalités, puis, que cette impression se développe en certitude, avant d'entrevoir de passer à l'action ou de s'engager syndicalement et/ou politiquement.

On comprend l'intérêt de nourrir et d'attiser en permanence ce sentiment pour qu'ils se libèrent de toute forme de culpabilisation et qu'ils acquièrent une véritable liberté de pensée et d'action sans lesquelles rien n'est possible.

Il faut les toucher où cela fait mal, il faut les aider à comprendre que le gouvernement et les patrons les prennent pour des êtres faibles et naïfs, qu'ils les considèrent comme des moins que rien, tout juste bons à se transformer en chair à canon en d'autres circonstances, il faut qu'ils aient le sentiment d'être humiliés, rabaissés.

D'où provient le sentiment qu'ils développent d'être les victimes d'injustices et d'inégalités ? On ne peut pas dire qu'il provient des illusions qu'ils auraient dans les appareils traîtres des syndicats, ils y sont totalement étrangers, en fait il provient du capitalisme lui-même dont ils commencent à discerner les aspects les plus sordides et les plus insupportables. On assiste bien là à un début de prise de conscience de l'antagonisme existant entre l'exploiteur et l'exploité, le dominant et le dominé.

Pour qu'ils en prennent conscience à un degré supérieur, on nous dit qu'il faut qu'ils fassent l'expérience du combat qui oppose les classes entre elles. Certes c'est préférable, mais ce n'est pas obligatoire, car à travers les rapports sociaux d'exploitation ils en font l'expérience quotidiennement, et ce qu'ils apprennent à travers les expériences qui leur sont relatées ne fait que confirmer leurs propres convictions en formation.

Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est pourquoi le système capitaliste est ainsi fait, comment il fonctionne et sur quelle base, quelle en est la raison d'être, quel but il poursuit. Ils ne peuvent pas envisager d'y mettre fin ou de le remplacer par autre chose, tant qu'ils n'auront pas répondu à ces questions sur le plan politique, car c'est à ce niveau que se situe en premier lieu la réponse à toutes ces questions sur la nature du régime.

La combativité des travailleurs repose aussi sur la prise de conscience de la force qu'ils représentent, sur la confiance qu'ils ont en eux-mêmes et sur la place qu'ils occupent au sein du procès de production. Que tout soit entrepris pour les empêcher de réunir l'ensemble de ces conditions est une question récurrente d'où dépend finalement la survie du capitalisme.

Permettre aux travailleurs de se saisir de toutes ces questions aurait dû être le travail des syndicats et des partis ouvriers, car l'ensemble ne laissait pas debout une pierre de l'édifice capitaliste.

La classe ouvrière a été mal éduquée. Si sa lutte de classe et son combat pour améliorer son sort avaient été orientés dans la perspective de la prise du pouvoir et de son émancipation, la classe ouvrière serait révolutionnaire depuis longtemps ou ce genre de discussion n'aurait plus lieu d'être car la question serait déjà réglée. (A suivre)